



**HAL**  
open science

# La téléologie cachée dans la pensée biologique d'Uexküll

Dragos Duicu

► **To cite this version:**

| Dragos Duicu. La téléologie cachée dans la pensée biologique d'Uexküll. 2022. hal-02909854

**HAL Id: hal-02909854**

**<https://hal.science/hal-02909854>**

Preprint submitted on 31 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La téléologie cachée dans la pensée biologique d'Uexküll

Dragos Duicu

RÉSUMÉ. – L'article analyse les conséquences de l'adoption par Uexküll, dans sa conception de la vie animale, d'une vue transcendantaliste et subjectiviste qui est elle-même une réaction à l'objectivisme irréfléchi dominant la biologie au début du XXème siècle. Le résultat – cohérent mais surprenant – de cette surenchère du subjectivisme est la présence, chez Uexküll, d'une téléologie immanentiste, celle du plan éternel de la nature, dans lequel se trouvent prescrites et harmonisées les interactions des différents milieux monadiques des vivants.

ABSTRACT. – Our paper measures the consequences of Uexküll's transcendentalist and subjectivist view on animal life (view adopted as a reaction to the objectivism and the mechanismism of the Biology of his time). The most interesting result – coherent but nevertheless surprising – of this overemphasis of subjectivism is the introduction of a hidden teleology, that of Nature's eternal "plan", which prescribes and harmonizes the otherwise impossible interactions between the various enclosed, monadic *Umwelten*.

Y a-t-il une téléologie (explicite ou implicite) dans la biologie de Uexküll, et si oui, quelle est sa portée et quelles sont les justifications de sa présence? Le livre de 1934, *Milieu animal et milieu humain*<sup>1</sup>, a pour but la mise en évidence des composantes essentielles du monde vécu des animaux qui, relevées dans leur particularité, enlèveront toute pertinence aux biologies d'orientation mécaniste. Ayant établi que l'organisme vivant diffère d'un mécanisme pour autant qu'il diffère de tout objet inorganique, la question reste : si le vivant n'est pas un objet, alors qu'est-il ? Uexküll y répond lui-même très clairement<sup>2</sup>. Le mécanisme se comporte comme un objet mort, « qui se borne à subir des effets ; le muscle vivant se comporte comme un sujet, qui métamorphose tous les effets externes en un même stimulus qui déclenche son intervention »<sup>3</sup>. *Donc, si le vivant n'est pas un objet, c'est parce qu'il est un sujet*. L'alternative ainsi définie imposera son rythme au *Milieu animal et milieu humain*, qui insistera à chaque étape de sa démonstration sur des phénomènes

---

<sup>1</sup> Première traduction sous le titre *Mondes animaux et monde humain*, par P. Muller, Paris, Denoël, 1965 ; deuxième traduction : *Milieu animal et milieu humain*, par C. Martin-Freville, Paris, Payot – Rivages, 2010 (dorénavant abrégé MAMH, avec indication de l'année pour différencier les traductions). Nous citons la traduction de 2010, bien plus disponible maintenant, mais nous indiquons les pages correspondantes de la traduction de 1965, qui adopte souvent de meilleures solutions conceptuelles. La traduction de MAMH de 1965 est suivie dans le même volume par la traduction, due également à P. Muller, de la *Théorie de la signification* (dorénavant abrégé TS).

<sup>2</sup> Nous citons ici le début de TS, où Uexküll analyse ce même exemple de Müller, p. 94.

<sup>3</sup> TS, p. 94.

« subjectifs » liés à la vie des vivants, ou du moins sur ces caractères du comportement des vivants qui ne pourront jamais être compris d'un point de vue objectiviste.

Recensons rapidement les plus importants d'entre eux, et commençons par le fait que le sujet domine le temps de (et dans) son milieu ; autrement, la tique, par exemple, ne pourrait jamais attendre jusqu'à dix-huit ans pour qu'un mammifère passe sous la branche accrochée à laquelle elle le guette<sup>4</sup>. Cet exemple, d'ailleurs, inspire à Uexküll une réflexion qui pourrait faire penser à Husserl (mais qui est suivie, dans le texte, d'une référence explicite à Kant) : « Alors que nous disions jusqu'à présent : sans le temps il ne peut y avoir aucun sujet vivant, nous devons dire dorénavant : sans un sujet vivant, il ne peut y avoir aucun temps »<sup>5</sup>. Qui plus est, le temps change son pas, pour ainsi dire, d'un milieu à un autre ; c'est à dire que l'instant n'a pas la même durée d'un animal à un autre (les exemples donnés sont dus en grande partie aux travaux de Karl Ernst von Baer, et recensent les fréquences au-delà desquelles la répétition d'une multitude de stimuli est perçue comme un seul et unique objet par divers animaux : 18hz pour l'homme qui perçoit dix-huit petits coups tactiles par seconde comme une pression continue, 30hz pour le poisson combattant *betta splendens* qui réagit comme devant un autre mâle de son espèce à son image dans un film projeté à cette fréquence-là, et même 4hz pour l'escargot qui commence à gravir un bâton qui oscille plus de quatre fois par seconde, en ne percevant plus son mouvement).

L'espace vital est lui aussi variable d'une *Umwelt* à l'autre et, qui plus est, peut être séparé avec profit dans plusieurs composantes qui manifestent ces différences ; Uexküll analyse ainsi l'espace d'action (*Wirkraum*), l'espace tactile et l'espace visuel. L'espace d'action ou actantiel correspond parfaitement au domaine phénoménologique des *kinesthèses* ; chez l'homme, son pas est d'approximativement 1 cm – la marge d'erreur quand nous essayons, les yeux fermés, de toucher devant nous l'index de la main gauche avec l'index de la main droite. Les abeilles aussi s'orientent d'abord dans l'espace actantiel – elles se rassemblent devant l'endroit où se trouvait l'entrée de la ruche qui entre temps a été déplacée de quelques mètres, et c'est seulement au bout de quelques minutes qu'elles trouvent, en s'orientant dans l'espace visuel, l'entrée à son nouvel endroit (en revanche, si leurs antennes sont amputées, elle retrouvent immédiatement le nouvel emplacement de l'entrée).

Uexküll sépare l'espace tactile de l'espace kinesthétique car il veut mettre en évidence l'absence d'homogénéité perceptive dans des endroits différents du corps (du corps humain, dans ce cas) ; ainsi, le pas perceptif tactile est beaucoup plus fin pour nos bouts de doigt et pour la pointe de la langue que, disons, pour notre dos. La mosaïque d'endroits localisables que l'appareil tactile d'un

---

<sup>4</sup> MAMH, 2010, p. 45 (1965, p. 27-28).

<sup>5</sup> *Idem.*

animal « constitue »<sup>6</sup> est variable, et donc, pour notre auteur, elle « est, autant dans l'espace tactile que dans l'espace visuel, un présent [cadeau] fait par le sujet aux choses de son milieu, totalement absent de son environnement [monde environnant *n. n.*] »<sup>7</sup>.

L'espace visuel est lui aussi une projection – pour ainsi dire – subjective, dont l'horizon lointain est variable selon l'espèce (1 m pour la mouche – au-delà de cette distance, due à la morphologie de son œil, l'objet visuel disparaît ; 6 à 8 km pour l'homme – au-delà de cette distance, le sens de l'éloignement se perd à la faveur d'une appréhension de l'objet visuel comme plus grand ou plus petit, mais non pas plus proche ou plus lointain). Même dans le cas de notre appareil visuel, l'espace vu n'est pas homogène, l'acuité des impressions étant beaucoup plus grande dans son centre focal que dans sa périphérie. Avec leurs morphologies variées dans le règne animal, et avec leurs variations focales internes, les organes perceptifs visuels projettent des mosaïques de visibles qui entourent les animaux comme « des bulles de savon qui se traversent sans accrocs parce qu'elles sont formées de signaux perceptifs subjectifs ». Et Uexküll de poursuivre : « il n'existe assurément pas d'espace indépendant des sujets »<sup>8</sup>.

Mais son ouvrage recense encore d'autres indices subjectifs de l'*Umwelt*. C'est le cas de l'image prospective, qui nomme la forme significative qui est recherchée par l'animal dans des cas variés en fonction de la tonalité active/actantielle de sa situation. Citons uniquement l'exemple du bernard-l'hermite<sup>9</sup> qui, s'il se trouve sans une coquille et rencontre une anémone de mer, essaye de s'y introduire comme dans une maison de fortune (et actualise ainsi l'image-prospective « coquille ») ; s'il a déjà une maison et rencontre une anémone il l'attache à sa coquille comme une armure supplémentaire (et actualise ainsi l'image prospective « supplément d'armure ») ; et s'il a déjà et coquille et armure pour celle-ci, il commence à manger la nouvelle anémone (actualisant la tonalité actantielle « nourriture »).

Le même statut d'indice subjectif revient au territoire (dans le cas des animaux qui en choisissent et en défendent un), au chemin familier (qui trace dans un milieu comme un « écoulement d'un médium fluide à l'intérieur d'une pâte visqueuse »<sup>10</sup>) et au chemin inné (qui est comme la sédimentation dans le système nerveux de l'espèce animale d'un ou de multiples chemins familiers. Les exemples sont nombreux : la réaction de défense des choucas devant n'importe quel porteur d'un objet noir qui pend ; la construction de nids ; et en général, à peu près tous les comportements animaux qui nous semblent être intentionnés, intelligents et orientés vers un but précis, mais qui s'avèrent n'être que des automatismes qui ne tolèrent pas ou très peu des

---

<sup>6</sup> MAMH, 2010, p. 58 (1965, p. 34).

<sup>7</sup> *Idem*. Voir aussi MAMH, 2010, p. 48 (1965, p. 29), où Uexküll explique la différence entre le milieu de l'animal et son monde environnant, qui en fait, est notre milieu, le milieu de l'observateur humain.

<sup>8</sup> MAMH, 2010, p. 71 (1965, p. 40).

<sup>9</sup> MAMH, 2010, p. 106-107 (1965, p. 58).

<sup>10</sup> MAMH, 2010, p. 120 (1965, p. 67).

variations<sup>11</sup>).

Après ce bref passage en revue des résultats de *Milieu animal et milieu humain*, laissons Uexküll résumer la situation :

Plus nous nous sommes enfoncés dans l'étude des milieux [*Umwelten*] et plus nous avons dû admettre qu'en eux interviennent des facteurs agissants auxquels on ne peut attribuer aucune réalité objective. Ce fut d'abord le cas de la mosaïque d'endroits que l'œil appose aux choses du milieu et qui est aussi peu présente dans l'environnement [objectif *n. n.*] que les plans directionnels qui portent la spatialité du milieu. Il fut également impossible de trouver dans l'environnement [objectif *n. n.*] un facteur correspondant au chemin familier du sujet. La division en territoires [...] n'existe pas dans l'environnement [objectif *n. n.*]. L'environnement ne présente pas la moindre trace d'images-prospection, pourtant si importantes dans le milieu. Nous nous sommes enfin heurtés au chemin inné qui échappe à toute objectivité et intervient néanmoins dans le milieu conformément à un plan<sup>12</sup>.

Ce long témoignage – qui méritait d'être cité en entier – valide on ne peut plus clairement l'orientation que nous avons identifiée dès le départ : il s'agit pour notre auteur de trouver l'inventaire des phénomènes qui manifestent la subjectivation de l'*Umwelt*, le fait que le milieu n'est pas une réalité objective, et que donc il ne peut être que *subjectif*. Cette inflation de la subjectivité est évidemment une conséquence de l'héritage kantien que Uexküll assume explicitement<sup>13</sup>.

Mais ce que nous avons appelé inflation de la subjectivité est aussi le point qui rapproche le plus Uexküll de son contemporain Husserl. En effet, nous pouvons même trouver dans le livre de 1934 comme une théorie de la constitution d'orientation transcendantaliste très accentuée, ainsi que le suggère par exemple l'extrait suivant :

Les signaux perceptifs [*Merkzeichen*] d'un groupe de cellules perceptives se réunissent en dehors de l'organe perceptif, en dehors du corps de l'animal, en des unités qui deviennent les propriétés d'objets situés en dehors du sujet animal. Ces faits sont bien connus de nous. Toutes nos sensations humaines, qui représentent nos signaux perceptifs [*Merkzeichen*] spécifiques, s'unifient en propriétés des choses extérieures et qui nous servent de signes perceptifs [*Merkmalen*] pour notre activité. La sensation « bleu » devient le bleu du ciel, la sensation « vert » devient le vert de la pelouse, etc.<sup>14</sup>.

---

<sup>11</sup> Cf. MAMH, 2010, p. 130-134 (1965, p. 73-75). Notons que, déjà en 1934, Uexküll s'inspire des travaux de Lorenz, Timbergen et Heinroth.

<sup>12</sup> MAMH, 2010, p.152-153 (1965, p. 84).

<sup>13</sup> « La biologie a gagné [...] le raccord définitif à la doctrine de Kant, qu'elle veut exploiter scientifiquement dans la doctrine du milieu [*Umwelt*], en mettant l'accent sur le rôle décisif du sujet » MAMH, 2010, p. 45-46 (Cf. 1965, p. 28). En effet, Uexküll montre qu'un sujet animal quelconque a comme *a priori* ses propres formes pures de l'intuition, l'espace et le temps *de son milieu*. Le familier (et l'étranger), la proie (et le prédateur), la nourriture (et la non-nourriture) ainsi que le partenaire (comme le rival) intra-spécifique sont l'équivalent des concepts purs de l'entendement. La plupart des animaux supérieurs peuvent opérer avec ces catégories, et la mise en évidence de leur caractère automatique (thématisé ici comme chemin inné) montre leur nature d'*a priori*. Plus loin encore, le rôle qu'a l'imagination dans l'architecture de la *Critique de la raison pure* pourrait être assumé ici par l'image-prospective.

<sup>14</sup> MAMH, 2010, p. 37-38 (1965, p. 22). Remarquons combien le fonctionnement du couple *Merkzeichen / Merkmal* est

Toujours empreinte du même *Zeitgeist* phénoménologique et transcendantaliste est la thématization du cercle fonctionnel, pièce maîtresse de la pensée biologique d'Uexküll et moment clé de sa théorie de la signification. Tout comme Husserl met les bases de la pensée phénoménologique en réagissant à la tentative d'objectiver la conscience (*i. e.* au « naturalisme »), de même Uexküll réagit aux tentatives d'objectiver, de chosifier les vivants, qui sont celles des adeptes de la théorie du réflexe. L'arc réflexe est une ligne, un vecteur, qui démarre avec la réception d'un stimulus par un récepteur, qui continue avec la transmission de l'impulsion informationnelle par les cellules sensorielles aux cellules motrices, pour aboutir à l'effectuation d'une réponse. Les travaux des biologistes et éthologues comme Lorenz et Tinbergen avaient déjà bien montré, à l'époque<sup>15</sup> de la rédaction de *Milieu animal...*, la pauvreté de cette conception et surtout ses ressources très limitées pour décrire correctement le comportement animal. La théorie de l'arc réflexe ne s'applique chez les animaux supérieurs que dans certains cas de comportement appris (mais s'applique en revanche plus aisément chez les animaux très simples). Dans la grande majorité des cas où un comportement centralisé (par un système nerveux) peut être mis en évidence, nous avons affaire à un signal – un mécanisme déclencheur inné – qui provoque invariablement le comportement automatique, lui aussi inné, de réponse. Qui plus est, un tel comportement mûrit comme un organe<sup>16</sup> et est régi par les lois de la variation d'intensité du stimulus : plus un comportement inné reste inactualisé, plus faible (voire, même, nulle) doit être l'intensité du mécanisme déclencheur – ce qui explique les phénomènes appelés par Uexküll d'« apparition magique »<sup>17</sup>.

Le cercle fonctionnel essaie de surprendre cette réalité même du comportement. Imaginons la ligne vectorielle de l'arc réflexe commençant par le stimulus et le récepteur et se terminant par le mécanisme effecteur, et collons ensemble les deux bouts : le point de liaison entre le moment récepteur et l'effectuation du comportement est *l'objet* – l'objet significatif qui lui seul peut déclencher une action de réponse spécifique. Autrement dit, l'animal perçoit uniquement – et réagit uniquement à – ce qui a de la signification pour lui (il faut ajouter ici aussi la signification « indifférent », car il y a bien un processus par lequel une chose nouvelle est abordée par l'animal qui essaie de lui appliquer toutes les significations non indifférentes pour l'abandonner, si aucune n'est satisfaite, dans la catégorie des objets qui commandent le comportement : « aucune action

---

similaire ici à celui du couple noème / noèse dans la phénoménologie husserlienne. Nous ne sommes évidemment pas le premier à avoir remarqué l'étonnante proximité entre la perspective d'Uexküll et le transcendantalisme de Husserl ; Florence Burgat souligne cette proximité mais esquisse aussi quelques points de litige possibles entre les deux penseurs (parmi lesquels se trouve notamment l'adoption par Uexküll de l'hypothèse d'un « plan » de la nature) dans *Une autre existence*, Paris, Albin Michel, p. 266-267. Voir aussi Florence Burgat, *Liberté et inquiétude de la vie animale*, Paris, Kimé, 2006, p. 221-242.

<sup>15</sup> Et de manière encore plus convaincante tout au long des années 50 ; nous pensons surtout aux deux essais de Lorenz, « Le tout et la partie dans la société animale et humaine » (1950) et « Psychologie et phylogénèse » (1954) qui complètent son étude très critique envers la théorie du réflexe de 1937, « Sur la formation du concept d'instinct ». Cf. K. Lorenz, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>16</sup> Cf. K. Lorenz, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, p. 94.

<sup>17</sup> MAMH, 2010, p. 146 (1965, p. 81).

nécessaire »<sup>18</sup>). Le cercle fonctionnel nous montre aussi le fait qu'une chose – mais uniquement une chose significative pour l'animal – devient, par sa signification perceptive et actantielle, *objet* dans l'*Umwelt subjective* de l'animal. Autrement dit, la signification conférée à une chose la fait devenir *objet* dans un milieu, et la signification spécifique conférée *par* un animal (par une espèce animale) fait de l'animal le *sujet* de son *Umwelt*.

Malgré l'élégance théorique et la véridicité (au moins partielle) de ce dispositif, la position d'Uexküll garde un certain nombre de points problématiques. Le premier est relatif aux vivants simples qui sont bien décrits par l'arc réflexe, comme par exemple la paramécie (qui, selon les dires d'Uexküll lui-même<sup>19</sup>, n'a pas besoin de temps ou d'espace pour vivre son milieu), ou encore des vivants comme la méduse de haute-mer – *rhisostome* (qui est appelée par Uexküll « personne réflexe »<sup>20</sup>), ou comme l'oursin (appelé, lui, « république réflexe »<sup>21</sup>). Nous sommes dans ce cas devant l'embarras de constater que la plus grande partie des espèces vivantes n'a pour notre auteur qu'une sorte d'infra-subjectivité et donc que les *Umwelten* en question ne sont, à leur tour, que quasi-subjectives, et donc plus proches de l'objectivité d'un milieu technique et mécanique que ne le voulait l'alternative défendue par Uexküll.

Mais il y a un autre problème, qui se pose même dans le cas des animaux qui ont une *Umwelt* subjectivée. Ce problème affecte encore plus la position de notre auteur, même si la *Théorie de la signification* tente bien d'y répondre. Car la subjectivation radicale des milieux chez Uexküll peut être soumise à la même interrogation qu'avait subie la subjectivation radicale du champ phénoménal par le Husserl de la période transcendantale de la part de la phénoménologie asubjective de Jan Patočka. En effet, l'on peut se demander, dans ce cas – dans le cas du champ phénoménal dont les contenus sont censés être constitués dans l'immanence absolue de l'ego –, comment l'immanence se prend-elle pour faire surgir de l'autre côté, du côté du noème, une transcendance quelconque<sup>22</sup>. Pour poser le même problème dans le cadre de la théorie des milieux, nous pouvons nous demander *d'où* exactement vient la signification active et perceptive qui fait qu'une chose soit objet dans une *Umwelt* (et non pas dans une autre) ? Comment se définissent et

---

<sup>18</sup> Nous pensons au fameux exemple que donne Lorenz (voir par exemple *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Seuil, 1970, p. 147 et 149-150) d'un jeune corbeau qui explore une chose inconnue qui apparaît dans son milieu en l'abordant tour à tour avec tous les comportements significatifs à sa disposition (comme un ennemi, comme une proie, comme de la nourriture, comme matériau de construction, etc.) en effectuant ainsi comme une sorte de « variation eidétique » (selon la tout aussi célèbre interprétation de cet exemple de Lorenz par le phénoménologue Marc Richir. Cf. *Phénoménologie et institution symbolique*, Grenoble, Jérôme Millon, 1988, p. 266 : « C'est que l'animal [...] va procéder [...] à une véritable *variation eidétique*, selon *tous* les comportements dont il dispose : ceux-ci constituent dès lors une seule et même unité phénoménologique qui participe de l'unité du phénomène suscitant la curiosité pour elle-même »).

<sup>19</sup> Cf. MAMH, 2010, p. 77 (1965, p. 44).

<sup>20</sup> MAMH, 2010, p. 81 (1965, p. 47).

<sup>21</sup> MAMH, 2010, p. 82 (1965, p. 47). Le même problème se pose d'ailleurs dans le cas des plantes, qui apparaissent dans MAMH et dans TS plutôt comme porteurs de signification pour des animaux – par exemple, le chêne en 1934 (MAMH, 2010, p. 156-160 ; 1965, p. 86-88) et la tige de la fleur en 1940 (TS, p. 97-99).

<sup>22</sup> Jan Patočka, « Le subjectivisme de la phénoménologie husserlienne et l'exigence d'une phénoménologie asubjective », dans *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, trad. par E. Abrams, Grenoble, Jérôme Millon, 2002, p. 208.

comment sont données les choses transcendantes (les choses en soi) qui entreront par la suite dans les monades des milieux, en tant qu'objets portant telles significations et colorations subjectives précises ? Comment se fait-il qu'il y a aussi un espace et un temps communs où les monades (les « bulles de savon ») des *Umwelten* puissent se rencontrer ? Autrement dit, d'où viennent les choses qui recevront des significations subjectives dans les milieux, et qui fournit la règle spécifique de signification pour chaque espèce d'*Umwelt* ?

Pour Uexküll, la réponse à ces questions est la même en 1934 et en 1940 : c'est *la nature* (le vrai sujet de tous les milieux<sup>23</sup>) qui fournit les choses qui deviendront significatives, ainsi que les différentes règles d'attribution de signification. C'est le *plan* de la nature qui fait, par exemple, que la toile de l'araignée est parfaitement accordée à la mouche<sup>24</sup>, que la larve de la bruche du petit pois creuse avec une prévision inexplicable, pendant que le pois est encore jeune et sa chair encore tendre, le canal qui l'aidera à sortir une fois sa métamorphose finie, à travers le petit pois dur qui, sans le canal déjà creusé, serait impossible à quitter<sup>25</sup>. Ce plan de la nature met en harmonie donc, comme dans une symphonie (le mot est d'Uexküll), les significations – par exemple, de toile / mouche, c'est-à-dire les mélodies comportementales des araignées et des mouches, de la croissance du petit pois et de la métamorphose de la larve en bruche<sup>26</sup>.

Les monades que sont les milieux des vivants sont ainsi prises en une harmonie, en contrepoint (les expressions sont encore d'Uexküll) par le « plan de signification englobant » qui devrait être, nous dit toujours l'auteur<sup>27</sup>, le vrai objet d'étude du biologistes, et non pas « la misérable règle de la causalité, qui ne voit qu'un seul pas en avant ». Nous rencontrons ici à nouveau l'ennemi contre lequel se dresse la conception biologique d'Uexküll, à savoir l'objectivisme. Il remarque, par exemple, contre les savants qui voudraient trouver une origine objective ou mécanique à la vie, que « la forme significative, celle qui dure, est toujours le produit d'un sujet, elle n'est jamais le produit d'un objet soumis à une action anomique, si longue que soit cette action »<sup>28</sup>. En défendant toujours l'autonomie de l'*Umwelt* vivante (certains phénoménologues diraient : l'autonomie du champ phénoménal) par rapport au régime causal objectif (opérant *a tergo*, de proche en proche), Uexküll rappelle le comportement étonnant des embryons d'oursin

---

<sup>23</sup> Voir MAMH, 2010, p. 166 (1965, p. 90) ; il s'agit de la dernière phrase du livre : « Derrière tous ces mondes qu'il produit se cache, manifestement à jamais, leur sujet, la nature ».

<sup>24</sup> TS, p. 105.

<sup>25</sup> L'exemple est récurrent ; voir, parmi d'autres occurrences, MAMH, 2010, p. 149 (1965, p. 82) et TS, p. 118.

<sup>26</sup> Deux fois dans la TS, p. 151 et p. 161, Uexküll invoque un court poème (« Si la fleur n'était faite pour l'abeille / Et si l'abeille n'était faite pour la fleur / Jamais elles ne seraient à l'unisson ») qu'il rapproche du début d'un quatrain inséré par Goethe dans l'« Introduction » du *Traité des couleurs* : « Si l'œil n'était pas solaire / Comment apercevriions-nous la lumière ? / Si ne vivait pas en nous la force propre de Dieu / Comment le divin pourrait-il nous ravir ? » (Goethe, *Traité des couleurs*, trad. par H. Bideau, Paris, Triades, 2000, p. 89). Goethe lui-même prétend ne rien faire d'autre avec son poème que résumer la sagesse de « l'antique école ionienne ».

<sup>27</sup> TS, p. 106.

<sup>28</sup> TS, p. 97. Ainsi, le vent à lui seul ne pourra jamais être l'unique cause de la forme « du gracieux parachute du pissenlit » ; le vent bat depuis des millions d'années et il n'a pas encore réussi à fixer la forme des nuages.

dans les expériences de Spemann<sup>29</sup>, mais aussi la différence – connue « depuis Goethe et Hering »<sup>30</sup> – entre les couleurs perçues et les ondes électromagnétiques qu’elles sont objectivement (car la composition perceptive des couleurs obéit à des lois autres que les lois objectives et physiques qui régissent la composition des ondes électromagnétiques).

Mais c’est en s’attaquant à la théorie évolutionniste de son temps, et peut-être aussi à sa vulgate actuelle qui pense encore l’organisme vivant comme un objet spécial, qu’Uexküll opère son geste métaphysique le plus massif (et sans doute aussi le plus risqué !). En s’appuyant sur l’exemple de la larve de la bruche du pois, en notant que dans son cas aucune expérience préalable n’est possible (c’est-à-dire : la larve ne peut pas savoir que l’insecte métamorphosé qu’elle n’est pas encore aura besoin d’un canal creusé préalablement pour sortir), Uexküll estime que « la disposition du tunnel et de la porte doit exister de façon prédéterminé dans le plan de développement de toute larve de bruche ». Et il conclut : « Il faut donc qu’une certaine signification ait été transférée de l’archétype du pois à l’archétype de la bruche, transfert grâce auquel la bruche et le pois sont accordés l’un à l’autre »<sup>31</sup>.

Arrêtons-nous sur ce raisonnement : dans le cas illustré par l’exemple de la larve de bruche, l’essai comme tactique évolutive semble impossible : tous les exemplaires métamorphosés seraient morts si leurs larves étaient déposées dans les petits pois sans plan de sortie. Si l’essai est impossible, la variation est également impossible et donc l’évolution est impossible – ce qui veut dire que la construction d’un accord entre les vivants (entre les milieux) et les significations des vivants est impossible. Et dans ce cas, l’unique solution restant pour rendre compte de l’harmonie et de l’accord visible *de facto* entre les diverses *Umwelten* est le plan *préalable* et la communication déjà donnée des archétypes dans le plan de signification général et extratemporel – c’est-à-dire éternel ou éternaliste – de la nature. Soit dit en passant, il est parfaitement naturel qu’Uexküll soit réceptif à une interprétation éternaliste de la nature, puisque pour lui, le temps (comme l’espace) n’ont de réalité autre que subjective. C’est aussi l’une des raisons de son hostilité à l’égard d’une certaine interprétation évolutionniste selon laquelle la sélection conduirait des animaux imparfaits vers une plus grande perfection<sup>32</sup>. Cette position synchroniciste qui mène Uexküll à postuler un plan éternel où la nature manie des archétypes au-delà du temps découle logiquement des présuppositions kantienues et transcendantalistes de sa pensée.

En effet, en essayant de sauvegarder l’autonomie du vivant par rapport au mécanisme causal, ainsi que l’autonomie du champ de signification, du champ phénoménal toujours associé au

---

<sup>29</sup> TS, p. 99.

<sup>30</sup> TS, p. 121.

<sup>31</sup> TS, p. 107.

<sup>32</sup> Uexküll écrit qu’il s’agit là d’une « vue de petit-bourgeois qui spéculé sur le bénéfice croissant d’une bonne affaire » (TS, p. 142). Et il affirme, en citant l’historien Leopold von Ranke, que chaque génération de vivants est identique devant le bon Dieu (TS, p. 158-159), mais aussi qu’il n’a jamais rencontré un animal qui ne soit pas parfait dans son milieu, peu importe la simplicité de celui-ci (TS, p. 157).

vivant, le théoricien de l'*Umwelt* animale interprète le mode d'être de l'organisme comme une subjectivité close (dans la mesure où elle ne peut jamais quitter son milieu<sup>33</sup>) : ainsi, pour penser l'interaction et l'accord des monades subjectives, il est obligé de postuler un *sur-sujet*, la nature, qui compose en contrepoint et en harmonie la symphonie des significations vitales. Dans ce plan éternel car atemporel sont *prévues* les interactions des archétypes du monde vivant, ainsi que leurs relations : nous avons donc bien affaire à quelque chose comme une *téléologie*, qui voit les processus vivants comme prescrits, comme *suivant le plan* d'une *harmonie préétablie*. C'est pour cette raison que, malgré deux prises de distance ponctuelles mais explicites<sup>34</sup> par rapport au finalisme ou à l'interprétation téléologique de la nature, nous pouvons affirmer que la pensée biologique d'Uexküll *contient en son cœur une téléologie*<sup>35</sup>, conséquence directe de la conception immanentiste ou monadique des animaux – centres subjectifs de leurs *Umwelten* closes respectives – et de son autre versant, la conception éternaliste de la nature, qui doit depuis toujours et pour toujours préétablir et régir comme une « harmonie » les relations de signification entre les monades des *Umwelten* qu'elle abrite<sup>36</sup>.

---

<sup>33</sup> « Nous en arrivons à la conclusion que tout sujet vit dans un monde où il n'y a que des réalités subjectives et où les milieux ne représentent eux-mêmes que des réalités subjectives » (MAMH, p. 154 ; Cf. 1965, p. 85). Voir aussi TS, p. 173 (dernière page de la Conclusion du livre).

<sup>34</sup> Cf. MAMH, p. 97-98 (1965, p. 53-54) et p. 105 (1965, p. 57).

<sup>35</sup> Il faut noter d'ailleurs que ses critiques du finalisme reposent sur une interprétation partielle ou réductrice du comportement finaliste, orienté vers des buts, comme comportement intentionné – comportement qui ne se laisse attester que chez les animaux supérieurs.

<sup>36</sup> Afin d'échapper à cette impasse, il faudrait sans doute renoncer à l'interprétation subjectiviste – immanentiste – du vivant (qui de toute façon est partielle, car elle exclut la majorité des espèces – les animaux « réflexes »), ce qui conduirait à remplacer la téléologie éternaliste d'un « plan préétabli de la nature », peu satisfaisante, par une conception de la vie capable de rendre compte à la fois de l'autonomie de l'apparaître-à, propre aux organismes, mais aussi de son ancrage au cœur du monde physique. Nous avons développé cette thèse, selon une perspective phénoménologique inspirée par Patočka, dans « Le déplacement de la question téléologique dans la philosophie phénoménologique de Patočka », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 3/2017, p. 341-356.